

L'injustice sociale

Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur. Il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments ; ils redoutent l'hiver ; ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces ; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités ; je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux ; je me jette et me réfugie dans la médiocrité.

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles, et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paraît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal ; un grand ne veut faire aucun bien et est capable de grands maux. L'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles ; l'autre y joint les pernicieuses. Là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise ; ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme : celui-là a un bon fond et n'a point de dehors, ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter ? Je ne balance pas : je veux être peuple.

Jean de la Bruyère, *Les Caractères*, « Des Grands » (1688).

Questions

1. Comment La Bruyère exprime-t-il son émotion dans les 2 premiers paragraphes ? 2 pts

Dans ce premier paragraphe, La Bruyère accuse implicitement les riches de l'être aux dépens du peuple : il exprime successivement des sentiments de pitié, d'indignation, de stupéfaction jusqu'à aboutir, à la ligne 10, à la honte ; La Bruyère cherche à culpabiliser tous ceux dont le comportement même inconscient détruit la vie des plus misérables.

2. Quelle figure de style trouve-t-on dans la deuxième phrase ? 1pt

La deuxième phrase est construite sur une gradation : «il manque [...] ils redoutent [...] il appréhendent» destinée à faire monter la colère et la révolte du lecteur.

3. Comment se manifeste l'égoïsme des classes aisées ? 2pts

Les nobles gâchent la nourriture dont beaucoup manquent.

4. Expliquez la notion de «honte». 2pts

Dans le deuxième paragraphe, La Bruyère souhaite une véritable prise de conscience de la part de ses contemporains riches : implicitement, il trouve qu'il est impudique d'étaler ses richesses alors que d'autres meurent de faim ; de ce sentiment de culpabilité devrait surgir un minimum de solidarité. Malheureusement l'aveuglement de la Noblesse du dix-septième siècle semble incurable.

5. Que mange le peuple ? Comment qualifiez-vous cette nourriture ? 2pts

Ils se retirent la nuit dans des tanières, ils mangent du pain noir, de l'eau, des racines (Nourriture des animaux).

6. Face à leur misère, que font-ils (les paysans) ? 2pts

Ils épargnent aux riches la peine de cultiver, de labourer la terre...ils nous font vivre.

7. En quoi cette évocation des paysans est-elle réaliste et poignante ? 2pts

La description des paysans est particulièrement réaliste dans la mesure où elle donne d'eux l'image d'animaux : le vocabulaire employé le démontre : mâle, femelle, répandus, attachés à la terre qu'ils fouillent, ... Ce n'est que progressivement que, le vocabulaire changeant, que l'on s'aperçoit que ce sont des êtres à face humaine, qui se lèvent sur leurs pieds ... En réalité, puisqu'on parle de tanière, La Bruyère montre que des êtres humains en sont réduits à vivre comme des bêtes, et à manger des racines. Quel paradoxe que de voir ceux qui produisent d'être privés de tout !

8. Pourquoi le peuple est plus content que les Grands ? 2pts

Un homme du peuple est content parce qu'il peut vivre alors que les grands sont inquiets avec leur superflu.

9. Dans le dernier paragraphe, relevez les comparaisons faites entre le peuple et les grands. Comment il les présente ? Que constatez-vous ? 3pts

Comparaison entre les grands et le peuple

- Il accentue l'émotion comparaison grands (= Cour, église ; c'est le mal) et les petits (= peuple ; c'est le bien).
- Un homme du peuple est content parce qu'il peut vivre alors que les grands sont inquiets avec leur superflu.
- Un homme du peuple est bon, il ne saurait faire le mal à la différence du grand qui ne veut pas faire le bien, il est automatiquement méchant, et consciemment de surcroît.
- Le peuple est utile à la société à la différence des grands y apportent des choses nuisibles.

- Le peuple n'a peut-être pas d'esprit mais les grands n'ont pas d'âme.
- Il vaut mieux avoir un bon fond mais de politesse qu'une légère politesse qui cache un fond méchant.

La Bruyère les présente comme deux mondes contradictoires, on constate que :

Peuple= franchises, spontanéité, (pas d'éducation) à la différence des grands = politesse qui camoufle la méchanceté, intelligence mesquine, corruption, hypocrisie du siècle.

10. Quel était le choix de la Bruyère ? Pourquoi ? 2pts

Le choix de La Bruyère est net, il veut être du peuple. Son cœur a parlé : il refuse le luxe insolent des riches et préfère rejoindre le camp du « peuple », c'est-à-dire des paysans, dont il apprécie les qualités.